

*Se tenaient sur la grève à regarder les lames ;
 « Ah ! disaient-ils, la mer est rude, le vent fort,
 « Et le prêtre chez nous ne viendra pas encor ! »
 Ensuite, ils reprenaient d'un air plein de tristesse :
 « Ceux de Houad sont heureux ; ils ont toujours la messe. »
 Et sans plus espérer, graves, silencieux,
 Sur leur île jumelle ils attachaient les yeux :
 « A genoux, dit soudain le chef. Voici qu'on hisse
 « Le pavillon de Dieu : c'est l'heure de l'office. »
 Alors vous auriez vu tous ces braves matelots
 Ces femmes, ces enfants priant le long des flots...
 Les îles se parlaient.*

Certes, cette messe entendue de loin, ces prières passant par-dessus les vagues agitées, en face de l'infini des flots et de l'infini du ciel, voilà une « toile superbe, digne des plus grands maîtres ».

Pourquoi faut-il que l'auteur, élevé au milieu d'un peuple « monarchique, catholique et soldat », comme le disait un jour en Bretagne Napoléon III, ait perdu la plus belle part de son âme de breton, la foi catholique ? Du moins, il nous donne à tous le moyen d'éviter ce malheur :

*Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
 Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
 L'église où tout enfant et d'une voix légère
 Vous chantiez à la messe auprès de votre mère,
 Et la petite école où, traînant chaque pas,
 Vous alliez le matin, oh ! ne la quittez pas !
 Car une fois perdu dans ces capitales,
 Ces immenses Paris aux tourmentes fatales,
 Repos, fraîche gaîté, tout y vient s'engloutir,
 Et vous les maudissez sans en pouvoir sortir.*